

**Mariano Siskind**

**COMME ON PART,  
COMME ON RESTE**

Roman

Traduit de l'espagnol (Argentine)  
par Frédéric Gross-Quelen

La dernière goutte

## *My heart belongs to daddy*

Chaque fois que le bus passe l'avenue Córdoba, je pense à elle. Je reste le regard rivé sur son arrêt. L'arrêt où elle habitait. Aucun panneau ne le signalait : pour moi – pour le chauffeur aussi, je suppose – le seul point de repère était un salon de coiffure sur la droite, peu avant le coin de la rue San Luis, juste derrière le poteau électrique. C'était là, à Bustamante et San Luis, que je descendais chaque semaine. Je prenais à droite, vers Billinghamurst, et longeais la moitié d'un pâté de maisons. Ces quelques minutes, cette centaine de pas qui me séparaient de chez elle, me servaient à inventer des prétextes, des excuses pour être venu jusqu'ici, pour être là, pour avoir fait le chemin jusque chez elle. Par exemple, quand elle m'ouvrait sa porte : C'est bien à toi que j'ai prêté le livre sur la vie des Marx Brothers ? Il faut que je vérifie quelque chose. Pour ma traduction. Je faisais durer les politesses assez longtemps pour ne pas éveiller ses soupçons et je m'échauffais. Je la noyais sous un déluge d'explications, soucieux de me mettre en valeur. Alors elle cessait de sourire, ne cachait plus son

ennui, son exaspération peut-être. Elle hochait la tête d'un mouvement mécanique, puis pivotait sur la pointe des pieds (sa chevelure traçait dans son sillage une onde jaune). Nous montions chez elle. Elle, la première, moi, quelques marches plus bas, assez bas pour essayer de voir ses fesses sous le long t-shirt blanc qu'elle portait. Là-haut, nous nous installions dans la cuisine. Elle me proposait un verre d'eau. Je lui disais : Non, merci beaucoup. Je l'observais en silence (son regard me transperçait, contemplait mon désespoir). Nous restions un long moment sans rien dire. Quand je n'en pouvais plus de ce silence, juste pour la voir s'animer, je lui disais : Si, peut-être, un peu d'eau ou quelque chose de frais si tu as. J'espérais la voir s'avancer jusqu'au réfrigérateur, tout près de moi. Mais presque à chaque fois, elle me versait de l'eau du robinet. Une eau à moitié sale, une eau répugnante. D'un geste négligent, elle remplissait un verre marron où flottaient les particules opaques d'une substance liquide. J'avalais. Toujours d'un seul trait pour ne pas trop souffrir, pour que toute la souffrance se concentre dans l'instant douloureux où l'eau, avec ses auréoles sombres et ses microbes, s'engouffrait dans mon pauvre estomac. J'avais le plus grand mal à dissimuler mes haut-le-cœur. Je contractais chaque muscle de mon corps, verrouillais les traits de mon visage pour échapper à son regard qui, de toute façon, ne me prêtait pas la moindre attention. Irrémédiablement, je sentais le vomi remonter du fond de mes entrailles et je devais serrer les dents pour en arrêter l'éruption. Non sans mal. Le livre sur Groucho, c'est toi qui l'as, non ? Pour une raison

obscur, je me disais qu'il valait mieux que j'essaie de toucher sa fibre de cinéophile. Peut-être parce que moi-même je n'avais jamais quitté cette région du monde. Le livre sur Groucho, c'est toi qui l'as, non ? Je crois, oui. Et là, les choses se passaient enfin comme je voulais qu'elles se passent. Au moins durant les préliminaires d'usage. Elle s'interrompait pour aller dans sa chambre, où se trouvait la bibliothèque. Elle n'avait pas même à me dire : Viens, on va dans la chambre, que je me levais aussitôt pour la suivre. Pénétrer dans sa chambre, avoir accès à son intimité, me procurait des vagues de plaisir. Sans doute, justement, parce que je n'y entrais jamais par effraction, mais sur une invitation complice. Je m'asseyais sur son lit, toujours en silence. J'observais le segment de ses jambes qui se dénudait au moment où elle levait les bras pour atteindre les livres posés sur une des étagères supérieures. Celui de Groucho, par exemple. Jamais je ne parvins à voir tout à fait ses fesses. Jamais le t-shirt, la chemise, la robe, la nuisette ne voulurent se soulever totalement (mais de toute manière, quelques détails me suffisaient à reconstituer la scène, lors des rêveries auxquelles je m'adonnais chaque nuit). C'est celui-là, non ? Oui, je crois que c'est celui-là. Montre... Oui ! C'est bien celui-là. J'étendais le bras. J'ouvrais le livre, guidé par la pliure du dos. Chaque fois que je lis ce chapitre, lui disais-je en parcourant le premier paragraphe, je pense à toi. Et quand je parcours le premier paragraphe, je me rends compte à quel point j'aimerais être capable de citer Groucho par cœur, sans l'aide d'un livre, sans l'aide de la touche *rewind* du magnétoscope. Si j'étais capable de

citer Groucho par cœur, si j'étais capable de glisser dans une conversation, l'air de rien, des choses comme *Why should I care about posterity? What's posterity ever done for me*<sup>1</sup>?, je susciterais alors l'admiration de tous et elle serait forcée de tomber amoureuse de moi. Mais parce qu'ils donnent l'impression d'être improvisés, les faux monologues de Groucho sont absolument impossibles à mémoriser. Et donc, vu que je suis incapable de citer, les yeux fermés, *The Coconuts*, *Animal Crackers* ou *Monkey Business*<sup>2</sup>, je n'ai jamais pu faire en sorte qu'elle tombe amoureuse de moi.

Je tiens le livre ouvert à la bonne page : Chaque fois que je lis ce chapitre, je pense à toi. Elle est suspendue à mes lèvres. C'est génial, écoute ça : Groucho raconte la scène qui, à ses yeux, est la meilleure du pire de ses films, *Love happy*<sup>3</sup>. Il tient le rôle d'un détective privé, une parodie de Sam Spade ou de Philip Marlowe. Il est dans son bureau. On frappe à la porte. Entre une femme. Une femme fatale, une caricature de la Gilda de Rita Hayworth. Mais Groucho et le public savent bien qu'elle ne fait rien pour singer un quelconque stéréotype : c'est juste une mauvaise actrice. La scène joue sur deux tableaux : comme d'habitude, Groucho fait du Groucho, mais, en même temps, il souligne l'incompétence de sa partenaire. Comme femme fatale et comme actrice. *Is*

---

<sup>1</sup> Qu'ai-je à faire de la postérité ? Qu'est-ce que la postérité a fait pour moi ? (Toutes les notes sont du traducteur.)

<sup>2</sup> *Noix de coco, L'explorateur en folie, Monnaie de singe.*

<sup>3</sup> *La pêche au trésor.*

*there anything I can do for you*<sup>1</sup>? Voilà ce qu'il lui dit, je crois, à peu de choses près. Et, au même instant, il fait un aparté pour la caméra : *What a ridiculous question*<sup>2</sup>. Tu comprends? D'une, il s'adresse au spectateur, et de deux, au lecteur de son autobiographie, pour que tous, à l'unisson, se moquent d'elle. Tous. Même le réalisateur. Même les techniciens. Même les autres acteurs. C'est évident! Ils se sont tous moqués d'elle, ils se sont tous moqués de cette pauvre starlette qui débutait à peine sa carrière, incapable de se rendre compte qu'elle provoquait l'hilarité générale, et qui mettait toute son énergie à cacher qu'elle était la pire actrice du monde, sans doute pistonnée par un producteur, dont elle avait obtenu ce petit rôle dans le pire film des Marx Brothers en échange d'un petit coup vite fait dans les coulisses. *What a ridiculous question* : rien qu'en lisant ça, tu peux entendre l'inimitable musique marxienne de sa voix. Je m'interromps. Je me tais. Je guette sa réaction. Sa bouche. Son sourire. Le moindre signe d'approbation articulé en silence. Son intimité secrète. Je veux voir si elle est en train de tomber amoureuse de moi. Je veux voir si, au moins, elle commence à s'intéresser à moi.

Le 29 vient de rejoindre Córdoba. Il parcourt à présent le petit tronçon de Bustamante qui donne sur San Luis, là où se situent le salon de coiffure et le poteau électrique. Quand le bus tourne dans San Luis, je me

---

<sup>1</sup> Puis-je faire quelque chose pour vous ?

<sup>2</sup> Quelle question idiote.

démets les cervicales pour tenter d'apercevoir le seuil de la maison. De sa maison. Comment ai-je pu lui dire que le passage où Groucho relate le moment où il apparaît brièvement dans *Love Happy* me faisait penser à elle ? Pourquoi cette scène te fait-elle penser à moi, Meyer ? À cause de cette stupide, de cette piètre actrice ? Je ne lui ai pas répondu tout de suite. Je ne la croyais pas capable de me demander ça. Je m'attendais à ce qu'elle le pense, mais pas qu'elle ait l'audace de me le demander, de me mettre au défi, à voix haute, avec une sincérité sans fard. Crue et frontale. Bien sûr, je n'ai su que répondre. Et le silence s'est prolongé, bien au-delà de ce qu'exige une réponse. Il n'est jamais très bon d'hésiter sur une question, quelle que soit la question. Ce que je veux dire, c'est que cette pauvre actrice, qui ne s'était pas encore fait un nom, la tourner en ridicule, comme une parfaite imbécile... La cruauté, tout à fait gratuite, de Groucho est absolument géniale. Non, tu penses que. Non. Non, ce n'est pas l'actrice qui me fait penser à toi. D'accord, tu crois que, mais non, non. Je sentis le sol se dérober sous l'inconsistance de mes arguments, et je n'avais plus assez de force pour me raccrocher à une excuse invraisemblable de dernière minute. Plus je parlais, plus je me rendais compte qu'elle m'échapperait toujours, que rien ne l'atteindrait, et c'était plus douloureux encore que toutes les gorgées d'eau que j'avais avalées chez elle depuis que je la connaissais. Ce que je veux dire, c'est que chaque fois que je tombe sur une page, sur une scène géniale, j'ai envie de partager ça avec toi. C'est ça, c'est tout. J'ai envie qu'on partage Groucho, toi et

moi. J'eus à peine le temps de finir que, déjà, elle sortait de la pièce pour aller dans la cuisine. Indifférente, elle se servit, à son tour, un verre d'eau sale. Je voulus me convaincre que c'était sa manière à elle de me punir, de me faire comprendre que jamais personne ne l'avait blessée autant que moi. Mais elle me sourit. Elle me dit qu'elle me raccompagnait en bas. Alors, je compris que je ne l'avais pas blessée le moins du monde, que je n'avais pas les moyens de lui faire le moindre mal, d'éveiller en elle la plus petite émotion.

Cette semaine-là, j'évitai de retourner la voir. Lorsque le 29 arrivait à proximité de chez elle, qu'il tournait dans San Luis, je m'interdisais de descendre. Nous ne nous revîmes qu'une dizaine de jours après cet incident, resté gravé dans ma mémoire comme « *L'affaire Love Happy* ». Elle semblait avoir tout oublié. Comme si de rien n'était, nous reprîmes les vieilles habitudes que nous avions lors de nos rendez-vous dans les bars, sans variations majeures. Elle me fit la bise, me caressa les cheveux, parla des problèmes de son caniche et de son dernier cours de théâtre : elle apprenait à pleurer. Comme je ne voulais surtout pas me laisser trahir par mon regard, je fixais ses lèvres rouges. Mais, bercé par ses mots, je me mettais à rêvasser, et je ne pouvais empêcher mes yeux de glisser jusqu'à la lisière de son chemisier, là où apparaissait sa peau blanche, la naissance de ses seins. Je devais lutter, forcer mes yeux à quitter cet endroit. Mais la pudeur finissait toujours par s'emparer de moi et me ramener sur sa bouche rouge. Je me mettais à parler, à lui raconter tout ce qui me passait par la tête : les films

que je traduais en ce moment, mes histoires avec le voisin du dessous, ma percée spectaculaire sur le terrain, par l'aile droite, qui s'était malheureusement soldée par un échec lamentable hors des buts, tout ça parce que je n'ai pas conscience de ma force quand je frappe le ballon, l'angoisse insurmontable qui m'envahit chaque année, à la fin du mois de septembre, à l'approche de Yom Kippour. Tout et n'importe quoi. De toute façon, elle ne m'écoutait même plus. Et tout en ne m'écoutant pas, elle regardait par la fenêtre les passants dans la rue Gallo. Le mieux, pour la rencontrer, c'était le cinéma. Au cinéma, je pouvais la regarder sans risque. Je pouvais me pencher sur son visage pour lui signaler les grossières erreurs de traduction dans les sous-titres. On pouvait se regarder et se moquer du jeu forcé de Jane Russell (pour être franc, la brunette me plaisait beaucoup, mais elle avait l'air de la détester). Je pouvais respirer son odeur, la frôler, effleurer son coude, le grain de sa peau sur le rebord de l'accoudoir. Aujourd'hui, je sais que jamais je n'aurais dû tenter de sortir avec elle ailleurs que dans une salle de cinéma. Et j'ignore encore pourquoi je me suis infligé le supplice des bars, ce purgatoire (l'enfer, je le découvrirais plus tard, ce serait son absence). Mais j'y cédaï avec une certaine constance. Ce jour-là, lors de notre rencontre, celle qui eut lieu juste après l'oppressante « affaire *Love Happy* », je demeurai quelques minutes spectateur de son indifférence, puis je résolus de me taire. Je voulais partager quelque chose avec elle, partager son silence, m'évader avec elle par la fenêtre donnant sur Gallo. Mais à peine l'eus-je rejointe

dans son mutisme que, pour la première fois je crois, elle me parla sérieusement. Je voudrais m'en aller. Bon, on paie et on y va. Non, ce que je veux dire, c'est que je voudrais m'en aller loin d'ici, voir si je peux décrocher un rôle. Où ça ? Broadway, Hollywood, je ne sais pas. Mais tu ne parles pas anglais, dis-je, tu ne parles pas assez bien anglais pour être actrice. J'apprendrai. S'il le faut, j'apprendrai. Je n'arriverai à rien ici : je ne suis qu'une blonde de plus. Elle n'était pas qu'une blonde de plus, bien sûr. Ce grain de beauté, juste au-dessus de sa bouche, ce corps à la perfection géométrique (deux triangles équilatéraux, en équilibre l'un sur l'autre, une des pointes dessinant sa taille, et l'autre, les pieds), cette nonchalance maîtrisée, cette ingénuité construite avec sophistication : jamais elle n'a été qu'une blonde de plus, jamais elle n'aurait pu n'être qu'une blonde de plus. Et le théâtre ? Quoi, le théâtre ? Les pièces dont tu m'as parlé, celles qui devaient se monter, pour lesquelles on allait t'appeler ? Je ne sais pas. Il n'y a rien. Tous les soirs, les metteurs en scène me promettent des rôles, qui s'évanouissent au petit jour. Peut-être, après cette insinuation, me confessa-t-elle une liste d'amants, une liste d'abus. Peut-être me l'a-t-elle dit. Mais je ne parvins pas à l'entendre. Je ne pouvais pas supporter ses mille et unes parties de jambes en l'air, pour l'écouter se plaindre ensuite d'avoir été manipulée. Ça faisait trop mal. Notre relation, en fin de compte, obéissait aux lois de son implacable indifférence et de ma douleur obsédante.